ESSAI

SUR UNE NOUVELLE DOCTRINE

DES TEMPÉRAMENS;

Présenté et soutenu à l'École de Médecine de Paris,

Le 18 Nivôse, an VII de la République;

PAR H. M. HUSSON,

Natif de Reims, département de la Marne, étudiant dans cette Ecole depuis sa nouvelle organisation, élève du Prytanée Français, Membre de la Société Médicale.

Ante omnia scire convenit naturam corporis, quia alii graciles, alii obesi sunt; alii calidi, alii frigidiores; alii humidi, alii sicciores; alios adstricta, alios resoluta alvus exercet. Rarò quisquam non aliquam partem corporis imbecillam habet.

CELSE, Lib. I. Cap. III.

NIVÔSE, AN VII.

42550 (2)

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

AU CITOYEN

M. A. THOURET,

DIRECTEUR ET PROFESSEUR

DE L'ECOLE DE MEDECINE

DE PARIS.

Comme une faible marque de mon respectueux attachement, et de la vive reconnaissance dont je suis pénétré, pour l'amitié dont il m'honore,

HUSSON.

Professeurs

Les Citoyens

Chaussier, Leclerc,	*Anatomie Phisiologie.*
Fourcroy, Deyeux,	*Chimie-Pharmacie.*
Hallé, Leroux,	*Phisique médicale, Hygienne.*
Sabattier, Lallement,	*Médecine opératoire.*
Pinel, Bourdier,	*Pathologie interne.*
Lassus, Percy,	*Pathologie externe.*
Leroy, Baudelocque,	*Accouchemens, Education physique des enfans.*
Peyrilhe, Richard,	*Matière médicale, Botanique.*
Corvisart, Cabanis,	*Clinique interne.*
Pelletan, Boyer,	*Clinique externe.*
Dubois, Petit-Radel,	*Clinique de perfectionnement.*
Mahon, Goulin,	*Médecine légale, histoire de la médecine.*
Thouret,	*Doctrine d'Hippocrate, histoire des cas rares.*
Sue,	*Bibliographie médicale.*
Thillaye,	*Démonstration des drogues usuelles et des instrumens de chirurgie.*

Par délibération du 19 Frimaire an VII, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

ESSAI

SUR UNE NOUVELLE DOCTRINE

DES TEMPÉRAMENS.

Les Révolutions en Médecine ne bornent pas leurs effets à une partie de l'art; tout ce qui est du domaine de la science éprouve plus ou moins leur influence; elles assujettissent toutes les branches de l'Art médical; toutes se plient au torrent qui subjugue les esprits; et bientôt la médecine présente un ensemble parfaitement ordonné, d'aprés le systême qui vient de soumettre tout à son empire.

Ces révolutions successives, qui changent la face de la médecine, accompagnent toujours celles qui intéressent les autres sciences physiques. Faut-il donc s'étonner si chaque

siècle, pour ainsi dire, voit opérer des changemens dans l'Art conservateur? Ne sont-ils pas les conséquences nécessaires de l'aggrandissement des connaissances humaines, et ne nous donnent-ils pas la mesure du génie qui présida à chacune de ces révolutions? C'est ainsi que la doctrine des Tempéramens suivit la marche qu'imprima à la médecine chaque système régnant. On la voit au tems d'Hippocrate, établie sur les qualités sensibles des corps; reprise au tems de Galien, et enrichie par la connaissance des quatre élémens, et des quatre humeurs, ensuite soumise à l'influence des Astres par les Astrologues, puis expliquée par les Chimistes, d'après leurs expériences, sur les sels, les métaux, etc. etc.

Doctrine des Anciens.

Au milieu de cette stérile abondance de systêmes, successivement détruits, on ne trouve, dans les Anciens, aucune expression qui détermine le mot *tempérament.*

Hippocrate et Celse employaient, pour

exprimer les différences qui existent entre les hommes, le mot *naturæ* (1).

C'est dans Galien que nous trouvons le premier mot qui y ait rapport, *temperamentum*, *mixtura*; mot qui signifie un mélange, dont résulte un être moyen, où se trouvent combinées les qualités primitives de ses élémens. Il donne, pour exemple, un mélange d'eau et de vin. Dans ce mélange, dit-il, le vin est devenu plus tempéré, l'eau a perdu sa crudité, et on ne reconnaît plus la force énergique du vin, ni l'insipidité de l'eau. Cette idée de mélange était le résultat de l'opinion d'Hippocrate, sur la manière dont était composé le corps humain.

La Physique de ces tems reculés n'avait pas de secours qui la pussent faire avancer au-delà des qualités que les sens apperçoivent (2).

---

(1) *Tales naturas imbecilliores censeo.* Hipp. de vet. med.

Neque ignorare oportet quæ sit ægri natura. Præf. in Cels.

(2) Traité des Alimens, Lorry, tome 2.

Les Anciens avaient réduit ces qualités à quatre, qui sont les plus frappantes, le chaud, le froid, le sec et l'humide; c'était, d'après ces qualités sensibles, qu'ils admettaient pour élémens du corps, la terre, l'air, le feu et l'eau. De ces élémens, suivant eux, étaient composées quatre humeurs qui avaient des qualités empruntées de ces élémens; ainsi le sang était l'humeur chaude et humide, la pituite froide et humide, la bile chaude et sèche, la mélancolie froide et sèche: comme chaque saison avait de même sa température, chacune de ces humeurs prédominait à son tour: (1) mais cette prédominence était toujours suivant les loix de la médiocrité, et sans parvenir à aucun excès: quand une humeur prédominait trop, le tempérament était dérangé, elle faisait sentir son existence (2): alors il était nécessaire que le corps souffrît, qu'il en résultât de la douleur. Enfin les

(1) Hipp. Aphor. 20, 21, 22, 23, Sect. III.

(2) *Per se existere* Hipp. *de nat. hum.*

Anciens avaient constaté que certains tempéramens étaient plus communs ou plus rares dans certains climats ; et pour rendre leur système plus brillant et plus complet, ils avaient pensé que les différens âges pouvaient venir s'y ranger dans le même ordre, chacun à côté de l'humeur ou du tempérament qui lui correspond. Ce qui faisait en quelque sorte passer successivement tous les individus par les diverses habitudes physiques, en même-tems que par les diverses époques de la vie. Ils remarquèrent aussi la correspondance de certains états physiques, avec certaines tournures d'idées, certains penchans de caractère ; ils observèrent qu'à telles apparences extérieures, correspondaient assez constamment telles dispositions de l'esprit, ou telles passions particulières (1).

L'école de Galien admit neuf tempéramens, le sanguin, le bilieux, le pituiteux, et le mélancolique ; quatre autres résul-

---

(1) Considérations générales sur l'homme.... Cabanis.

taient de l'excés d'une de ces humeurs sur une autre : au milieu de ces huit tempéramens, il y en avait un qui consistait dans la combinaison exacte de toutes les propriétés qui peuvent appartenir à l'espèce humaine, dans sa plus parfaite proportion : c'est le *temperamentum ad pondus*.

Galien décrit un homme doué de ce tempérament ; (1) mais, pour le voir tel qu'il le représente, il faut le saisir dans une espèce de point indivisible, lorsque le corps a pris tout son accroissement, et qu'il n'est pas encore dans la décadence : c'est une lueur d'un moment, qui ne peut subsister au milieu des agitations inévitables de la vie.

Il me semble que ce Tempérament est à la Médecine, ce que la République de Platon est à la Législation, ce que le parfait Orateur de Cicéron est à l'Eloquence, ce que le point Mathématique est à la Géométrie, ce que le vrai beau est à la Sculpture : en un mot, c'est un être de raison plus aisé à concevoir qu'à rencontrer.

---

(1) *De temperamentis*, Lib. IV, Chap. 1.

Galien ayant observé que cette juste proportion ne pouvait être que très-rare, en conclut que le *temperamentum ad pondus* est une pure théorie; de là il fut nécessairement conduit à attribuer, à chaque individu, un tempérament particulier, qu'il désigna par *justitia pertinens secundum dignitatem.*

Il ne lui fut pas difficile de déterminer le siège des huit tempéramens. Il le plaça dans chacun des organes que l'anatomie de son tems regardait comme secrétoire de l'humeur qui donnait le nom au tempérament; mais il fallut en assigner un au *temperamentum ad pondus*. Il eût pu le placer, par divisions égales, dans celui de chaque tempérament, et en cela il eût été conséquent à l'idée de la perfection de son mélange. Il conçut un système plus ingénieux, il place ce tempérament moyen dans la peau, et voilà quelles sont ses raisons : le tact nous fait juger des qualités extérieures de tous les corps; la peau en est l'organe, elle est donc le terme moyen entre les corps

extérieurs et l'organe où se porte l'impression : donc puisque la peau est le moyen des sensations, elle est aussi le siége du tempérament moyen, du *temperamentum ad pondus* (1).

Cet exposé de la doctrine des Anciens nous prouve que dans la considération des tempéramens, ils s'arrêtaient à la prédominance des humeurs. La doctrine des Humoristes remonte donc jusques à Hippocrate ; gardons-nous cependant d'un respect peu raisonné pour ce grand homme, et n'adoptons pas sa doctrine, par cela seul qu'elle viendrait de lui (2). Ayons toujours présent à l'esprit, qu'il recommande au médecin de ne point se laisser aller à une théorie, qui prête à l'art une facilité qu'il n'a pas, et qui mette en abrégé les Œuvres de la Nature (3).

---

(1) Voir les 4 livres de Galien, sur les tempéramens.

(2) *Nihil ergò magis prœstandum est quàm ne pecorum ritu sequamur antecedentium gregem, pergentes, non quà eundum est, sed quà itur.* Seneca de vitâ beatâ.

(3) De vet. med.

On sent bien que cette doctrine demande beaucoup d'explications et de modifications. Les Anciens le sentaient eux-mêmes; ils n'ont pas prétendu tracer des modèles dont l'observation journalière offrît les copies exactes : dans la nature, les tempéramens se combinent et se mitigent de cent manières différentes (1); on n'en rencontre presque pas qui soient exempts de mélange. Les Anciens l'ont reconnu et déclaré formellement : ils ont même tracé les caractères des genres principaux qui devaient naître de ces combinaisons. Aussi envisagée du côté de la théorie, leur doctrine des Tempéramens paraît aisément à ceux qui ont la moindre teinture de la physique moderne, fondée sur une pure illusion; cependant, qu'elle qu'informe qu'elle soit, elle a été tirée de l'observation, et peut-être en a-t-il coûté plus de peine aux Anciens pour bien observer, qu'il n'en a fallu aux Modernes pour

(1) *Absque saltu, continuis gradibus, lentoqu ordine à summâ acris et robusti Temperamenti violentiâ, ad imam phlegmaticæ intemperiei inertiam descenditur.*

HALLER, Phys. Tom. II, Lib. V.

établir la vraie théorie de leurs découvertes. Quoiqu'il en soit, l'illusion s'est dissipée, les faits sont restés vrais, dignes de toute notre attention, et cette théorie est absolument anéantie. Ce n'est pas que nous ne distinguions, dans la pratique des tempéramens bilieux, des pituiteux, des sanguins et des mélancoliques; la différence qui nous sépare des Anciens, est qu'en nommant ainsi ces tempéramens, ils croyaient les nommer par leurs causes, tandis que nous ne pensons tirer leurs noms que de leurs effets évidens. Toutes les découvertes des Modernes, tous nos progrès dans la physique, nous ont fait faire un pas de plus; on a ajouté quelque chose à cette doctrine, on en a écarté des vues erronées, on a entrevu qu'il était possible de lui donner des bases plus solides, et plus conformes à l'état actuel des lumières; mais à peine avons-nous rectifié les observations de nos prédécesseurs (1).

---

(1) Lorry, Traité des Alimens.

Doctrine de Stahl.

Stahl a établi sa théorie des tempéramens sur des rapports physiques plus faciles à saisir ; (1) il les fait dépendre de la diverse texture des solides, et des différens degrés de consistance des humeurs, ou plutôt d'une certaine proportion entre les fluides, et le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler. Il dit que le tempérament sanguin exige des solides d'une texture spongieuse, et un sang riche et délié, qui puisse y couler librement. Ce tempérament se fait reconnaître par une figure pleine, des membres charnus et un teint fleuri. Si avec la même constitution des solides, le sang, au lieu de molécules actives et rouges, contient une trop grande quantité relative de molécules aqueuses et froides, il en résulte un tempérament phlegmatique, qu'un ton de chair lâche et une couleur pâle, rendent toujours sensible. Selon le même auteur, le caractère moral, affecté à chaque tempérament,

(1) *Theoria medica vera.*

se tire de la facilité plus ou moins grande avec laquelle les humeurs circulent dans leurs vaisseaux, et par conséquent de la régularité plus ou moins grande avec laquelle les fonctions vitales s'exécutent. Si elles se font avec aisance, l'ame en conçoit un sentiment de sécurité qui se fait appercevoir dans toutes les actions morales de l'individu. Aussi voit-on que ceux qui possèdent le tempérament sanguin, qui est celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité, sont en général fort gais, décidés et francs.

Au contraire, l'exercice pénible et difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament phlegmatique, réduit à un état d'indolence et de timidité, qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique est presque indifférent pour tout, parce qu'il sent qu'avec des organes sans consistance, il ne peut presque rien; car les parties aqueuses, qui les humectent continuellement, leur ôtent le ressort et la force nécessaire aux grands mouvemens.

La méfiance et la timidité caractérisent ce tempérament mélancolique, parce que, quoique les vaisseaux, qui forment le tissu des solides dans ce tempérament, soient fort amples et d'un calibre assez spacieux, la nature craint que les humeurs qui y sont excessivement épaisses et lentes, ne perdent leur aptitude à circuler, et ne subissent tôt ou tard un arrêt funeste; ce qui demande de sa part une sollicitude continuelle, qui déborde sur les actes extérieurs de l'individu. On reconnaît ce tempérament à une teinte rembrunie, et à une certaine maigreur occasionnée par le resserrement des solides, et sur-tout par l'anéantissement ou le rapprochement excessif des lames du tissu cellulaire.

La texture des solides, propre au tempérament bilieux, est compacte et serrée, comme dans le tempérament mélancolique, et le calibre des vaisseaux y est moins grand; mais le sang y étant très-fluide et très-mobile, par la grande quantité de parties sulfureuses qu'il contient, y

circule avec rapidité, et toutes les autres fonctions s'y exécutent avec une promptitude, que les personnes, qui ont ce tempérament, mettent dans toutes leurs actions. L'audace est la qualité distinctive de ce tempérament; et quoique ceux qui l'ont soient maigres, la couleur de leur visage est cependant vermeille et vive (1).

Boerhaave adopte la doctrine des Anciens.

Boerhaave, cet homme si justement célèbre, dont toutes les parties des sciences exactes se disputent la gloire; cet homme, si peu fait pour se traîner sur les idées d'autrui, adopte entièrement la division des températmens des Anciens. Il a consigné, dans des phrases très-poétiques, les caractères extérieurs des quatre tempéramens primitifs, mais n'est-ce pas un respect mal fondé pour leur autorité, une espèce d'habitude, une convention de langage, que ces noms si fameux de tempérament sanguin, pituiteux, bilieux et mélancolique (2)?

(1) Roussel, Syst. Phys. et moral de la femme.

(2) Lorry, Traité des alimens, tome 2.

Voit-on, même dans le tableau qu'en donne le professeur de Leyde, tous les traits caractéristiques des tempéramens? Sont-ils dans l'encadrement qui leur convient (1)? Non, sans doute: il faut donc y suppléer; mais gardons-nous, dans nos recherches, d'outrer le *Solidisme*, car nous encourerions le reproche que nous faisons à nos prédécesseurs sur leur *Humorisme*(2). Pour éviter cet écart, n'oublions pas la maxime du divin Horace:

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
art poét.

CAUSES GÉNÉRALES DES DIFFÉRENCES PARMI LES TEMPÉRAMENS.

Si l'on examine deux enfans qui viennent de naître, et qui n'ont reçu, de leurs parens, aucun vice en naissant; si leurs méres se sont bien porté pendant la grossesse; si l'accouchement a été heureux et naturel, à

(1) Instit. med. ab Herm. Boerhaave, § 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896.

(2) *Non potest solis in humoribus, ullo modo, temperamentorum principium poni.* Haller loco citato.

peine trouve-t-on des différences marquées entr'eux. On en trouve encore moins lorsqu'après avoir vécu cinq ou six mois de lait de même espèce, ils ne partagent plus avec leurs mères les incommodités et les inconvéniens du tempérament qui est propre à celles-ci; alors,presque tous les enfans ont le même volume, les mêmes inclinations; ils ont à-peu-près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujétis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux, dont on amuse leur enfance, ils n'excitent, dans l'ame du spectateur qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue. Ils ne lui paraissent tous deux recommandables que par cette tendre émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la faiblesse. On apperçoit sans doute déjà, dans quelques-uns d'eux, les marques du tempérament qui doit prédominer un jour. La fille est plus rusée, plus attentive à captiver par l'adresse ceux qui l'environnent. Le garçon plus brusque,

est dans un état presque continuel de lutte avec tout ce qui l'entoure. Rousseau observe que, dans l'âge le plus tendre, l'homme cherche à faire usage de sa force et à l'augmenter, tandis qu'un instinct tout différent excite la femme à acquérir des agrémens. Une jeune fille attache du prix à la parure, et sait que tel geste et telle attitude ne sont point indifférens pour plaire, long-tems avant de se douter du motif pour lequel on veut plaire. Bientôt les nuances commencent à se tracer plus fortement; les différences qui doivent les caractériser se développent; les goûts cessent d'être les mêmes, et le moment est arrivé, où Achille, caché à la cour de Lycomèdes, sous le nom et les habits de Pyrrha, choisit, parmi les présens qu'Ulisse apporte aux filles de ce prince, l'épée, le casque, le bouclier, et trahit ainsi le secret de sa mère. Cependant on peut d'après une observation constante, poser, pour principe, dans la doctrine des Tempéramens, que plus les corps approchent de leur origine, moins ils diffèrent entr'eux.

L'action des causes extérieures, auxquelles les enfans sont différemment exposés, suivant leur plus ou moins d'opulence, le climat où ils respirent, les soins que l'on apporte à leur nourriture, augmentent une différence peut-être innée, ou en font naître une qui n'existe peut-être pas : le genre de vie auquel on les applique, l'éducation qu'on leur donne, déterminent encore davantage ces différences.

Ces impressions agissent toutes sur les fibres du corps ; c'est sur elles seules qu'elles ont quelque pouvoir. L'exercice étend et fortifie toutes les fibres sensibles et insensibles, leur donne du ressort et de la force. Les fibres sensibles acquièrent plus ou moins d'activité et de mobilité, suivant l'usage auquel elles sont destinées, par la répétition continuelle de sensations d'autant plus vives qu'elles sont insolites.

Un corps tout neuf, et qui est obligé de se former, prend donc dans cette source de nouvelles propriétés ; et comme d'un côté la variété des impressions, que re-

çoivent ses sens, l'application qu'on en fait; le courage de ceux qui l'environnent; de l'autre, l'oisivêté dans laquelle on laisse croupir les facultés, les terreurs qu'on lui imprime, donnent à son esprit ou une vigueur mâle et de la constance, ou de la faiblesse et de la pusillanimité: de même l'institution corporelle imprime des différences dans les fibres, dont la durée sera longue, et que l'on reconnaîtra toute la vie. Ces fibres, une fois montées sur un ton, formeront constamment les mêmes différences dans les humeurs; et le cercle général des fonctions prendra de même un caractère qui, se renouvellant tous les jours, forme et produit le Tempérament (1).

Les Tempéramens sont donc produits par les dispositions particulières des organes, et par les divers rapports d'action qui résultent de ces dispositions. De là chacun à son mode de digestion particulier, son pouls particulier, etc. etc.; ces rithmes du pouls

(1) Lorry, Traité des Alimens, pages 104 et suiv. t. 2.

sont donc une suite nécessaire de la constitution des différens sujets, et prouvent évidemment que tous les Tempéramens sont dûs au plus ou moins de ressort d'action ou de sensibilité qu'ont certains organes (1).

Définition du mot Tempérament.

De l'uniformité du Tempérament dans la tendre enfance, de ses changemens selon les impressions diverses, et de ses variétés selon la disposition particulière des organes, suit naturellement la définition du mot *Tempérament.*

On doit appeler ainsi les différences remarquables entre les hommes, résultantes de la variété des rapports, et proportions entre les parties qui constituent le corps humain, et compatibles avec la conservation de la vie et le maintien de la santé.

C'est donc dans la structure et les rapports de notre organisation, dans les causes qui tombent évidemment sous nos sens, dans cette regularité qui constitue indis-

---

(1) Bordeu, Traité du Pouls, tome I.

pensablement la santé et la vie, dans l'étude du développement de l'homme, et non dans des idées précaires, abstraites, systématiques que nous trouverons le caractère des principaux Températmens. Pour parvenir à cette connaissanee, suivons la marche des Anatomistes.

La prédominence d'un des divers systêmes de l'économie animale sur les autres, leur fait distinguer des sujets *musculeux*, *nerveux*, etc., etc. Les rapports de ces systêmes devant produire des différences entre les hommes, nous considérerons successivement chacun d'eux; mais nous ne passerons à ces considérations particulières, qu'aprés avoir étudié les rapports généraux qui existent dans l'ensemble des solides et des liquides du corps humain. Ce point de vue général nous offrira des résultats généraux, dont nous retrouverons des conséquences dans le développement de la prédominence d'un systême organique sur un autre.

Ainsi nous tracerons les caractéres extérieurs de chaque tempérament, les dispo-

sitions morales qui y correspondent ; nous indiquerons les maladies qui affectent le plus communément les individus que nous aurons désignés. Enfin nous prendrons, autant que nos lumières nous le permettront, pour type des dispositions morales et physiques de chaque Tempérament, l'exemple d'un personnage dont l'Histoire nous aura conservé les traits principaux de la vie, d'une Statue célèbre, ou d'un Tableau marquant.

Trois genres de considérations nous conduiront à la connaissance physique des Températures.

I°. Examen des rapports des liquides aux solides.

II°. Examen des rapports du systême sanguin au lymphatique.

III°. Examen des rapports du systême nerveux au musculaire (1).

---

(1) Le Systême osseux ne nous présentant que des considérations de point d'appui, de mobilité, n'entrera point dans nos recherches ; il est trop borné pour qu'on puisse en tirer un caractère distinctif de tempéramens.

I.

Rapports mutuels des liquides et des solides.

Il y a entre les liquides et les solides des rapports mutuels qui présentent l'ensemble des uns dans une proportion quelconque relativement aux autres, selon les différentes époques de la vie, les climats et les situations diverses des hommes. Ainsi trois espèces de combinaisons dans ces rapports.

1°. Prédominence des liquides sur les solides ;

2°. Prédominence des solides sur les liquides ;

3°. Etat moyen, c'est-à-dire, équilibre des liquides et des solides.

1°. *Prédominence des liquides sur les solides.*

1°. Les liquides excèdent la proportion des solides dans les enfans, les femmes (1),

(1) *Mulieris corpus humidius est quam virile...... mulieres superalbidæ humidiores, et fluidiores.* Hipp de nat. mul.

les hommes faibles livrés à la molesse, qui s'exercent peu (1), qui fuient les travaux au grand air, les habitans des Pays-bas et humides, les ouvriers qui travaillent dans l'intérieur de la terre.

Ce Tempérament, qu'on peut appeler *mol*, se distingue par une complexion lâche et molle ; la graisse est molasse ; il y a peu de chaleur. La physionomie est tranquille, les muscles faibles, quoique quelquefois volumineux. Les sensations peu vives, peu profondes, les idées peu nombreuses, peu rapides, par conséquent assez nettes. Les affections sont douces, paisibles, sans énergie. Grand penchant à l'inaction, vie indolente ; tout chez les individus de ce tempérament porte un caractère de médiocrité ; et s'ils n'ont pas des vertus sublimes, ils n'ont pas à rougir d'être entachés de vices honteux. L'esprit est sage, le caractère souple ; rebutés par les travaux qui exigent de la hardiesse, de la promptitude, ils fuient les affaires publiques.

---

(1) *Otium humectat*, CELSE.

La gélatine et l'albumine sont abondantes dans cette constitution.

Les maladies qui affectent ces individus, sont les fièvres adéno-méningées, le coriza, les aphtes, les écrouelles, les diarrhées, les fleurs blanches, les hydropisies; la nature n'offre que des efforts incomplets, et très-peu de vraies solutions critiques.

Pomponius-Atticus, ami de Cicéron, était doué de ce Tempérament.

On en voit les dispositions extérieures, (c'est-à-dire, l'excès des liquides) dans le Tableau de la Fortune, par Le Guide, dans les anges grouppés autour des Vierges d'église.

2°. *Prédominence des solides.*

2°. Les solides excèdent les liquides dans les vieillards sains, les hommes de fatigue endurcis par les travaux, exposés aux ardeurs du soleil. Chez eux, la peau est sèche, le tissu cellulaire effacé, les muscles prononcés, les os saillants. Il y a une roideur et une sécheresse générale (1);

---

(1) *Labor siccat*...... Celse.

la physionomie est sèche, quelquefois sévère, le corps grêle, les yeux expressifs.

Le caractère moral de ce Tempérament, qu'on peut appeler *roide*, nous présente des impressions profondes, tenaces. Circonspects dans leurs mouvemens, patiens et opiniâtres dans les travaux les plus longs, les individus qui ont ce tempérament, fuient la société, blâment souvent la conduite d'autrui, s'érigent en censeurs publics.

La fibrine est en très-grande proportion dans l'économie.

Leurs maladies sont opiniâtres, et les crises ne se font qu'après de longs tâtonnemens de la nature.

On trouve quelques traces morales de ce Tempérament dans la vie de Caton le Censeur.

L'excès des solides est remarquable dans la statue du Moissonneur.

3°. *Equilibre, ou état moyen.*

3°. On trouve entre ces deux états du

corps, un terme moyen qui présente de la souplesse et de la fermeté, résultat de l'assemblage bien ordonné des liquides et des solides. La taille et l'embonpoint sont médiocres, les membres bien proportionnés, yeux vifs, peau souple et molle : les mouvemens du corps libres et lestes accompagnent dans les opérations de l'esprit la même aisance, la même liberté.

Les affections de ces individus sont riantes comme leur extérieur. Ils sont des hommes de plaisir, d'un commerce agréable et facile ; les impressions sont vives, rapides, par cela même, aussitôt calmées qu'excitées. Les chagrins, les passions jettent dans leur ame des racines peu profondes ; ces dernières sont vives, instantanées, quelquefois impétueuses, mais elles s'appaisent et s'éteignent promptement. Le chagrin auquel l'habitude du plaisir les rend plus sensibles, les tourmente vivement, mais peu long-tems ; bienveillans, malgré eux inconstans, ils sont susceptibles des travaux d'imagination qui ne demandent

que d'heureuses impressions, ne sont pas également capables de ceux qui exigent une forte méditation.

Leurs maladies présentent la même instabilité que leur caractère : elles se forment, se déclarent et se terminent très-promptement. Fièvres éphémères, inflammations ou vives ou légères, etc.

Marc Antoine, dont le caractère est peint par Plutarque, avec autant de vérité que de philosophie, nous offre un exemple frappant de ce Tempérament, qu'on peut appeler *ferme et souple.*

On en voit l'empreinte extérieure dans l'Apollon du Belvédère.

II.

Rapports mutuels des systèmes sanguin et lymphatique.

Nous observons également trois combinaisons dans les rapports des deux systêmes sanguin et lymphatique.

1°. Prédominence du lymphatique sur le sanguin ;

2°. Prédominence du sanguin sur le lymphatique ;

3°. Equilibre de ces deux systêmes.

1°. *Prédominence du systême lymphatique.*

1°. Le systême lymphatique est peut-être celui qui influe le plus sur l'économie animale, puisqu'il forme une masse plus considérable que le sanguin. Son excés sur ce dernier, nous donne la mesure du Tempérament des enfans, des femmes, des hommes du Nord. Les caractéres extérieurs de cette constitution, sont un ton de chair lâche, une couleur blanche (1). Trés-légers enfoncemens qui répondent aux attaches musculaires les plus fortes, lesquelles sont quelquefois effacées par l'excés de la lymphe. Le tissu cellulaire

(1) *Urit me Glyceræ nitor*
Splendentis Pario marmore purius.
HORAT. Od. XIX. Lib. I.

qui embrasse toutes les parties, y est en très-grande quantité ; c'est lui surtout qui donne aux membres de la femme ces surfaces uniformes et polies, cette rondeur et ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent et ne doivent point avoir. Des masses de ce tissu diversement distribuées, remplissent les cavités et les enfoncemens qui choqueraient la vue, ôtent aux articulations ce qu'elles ont de raboteux et d'inégal, adoucissent le passage d'un organe à un autre, et vont former le relief qu'on remarque dans certaines parties, telles, par exemple, que la partie antérieure de la poitrine. Enfin l'obésité, ou l'accumulation d'une grande quantité de graisse qui distend les cellules de la peau, qui donne au corps un volume excessif de largeur, relativement à la hauteur, est le dernier trait caractéristique du Tempérament *lymphatique*.

Les dispositions morales ont beaucoup d'analogie avec celles que nous avons observées dans le tempérament *mol*. Cependant celui-ci est plus particulier à la femme

et à l'enfance; par conséquent il nous offre peu de données certaines sur l'existence morale. La femme est si variable, son systême nerveux prédomine si fréquemment sur les autres; on rencontre si rarement dans le commerce ordinaire de la société des femmes purement *lymphatiques*, l'enfance a si peu de stabilité dans ses affections, que nous nous bornerons à rappeler le calme et la tranquillité qui caractérisent la molesse, l'inaptitude à de grands travaux, la fatigue par un exercice même modéré, la plus froide indifférence pour les plaisirs de l'amour, la frugalité, la timidité, qui, quelquefois dégénère en lâcheté, la souplesse dans tous les mouvemens, et la faiblesse qui, en est une conséquence nécessaire.

Ce Tempérament correspond au pituiteux des Anciens.

Les maladies de la constitution lymphatique, attaquent ou les glandes ou les vaisseaux blancs. Ainsi le cancer, les scrophules, carreau, endurcissement du tissu cellulaire, dartres, hydropisies, bouf-

fissures, croûtes lymphatiques, etc., etc.; sont les affections les plus communes à ce Tempérament. On peut y joindre le scorbut (1), comme une suite de l'état d'inertie où est plongé l'individu doué de cette constitution dans son plus parfait développement.

On trouve un exemple de cette constitution physique, dans la Vénus à la Coquille.

2°. *Prédominence du système sanguin.*

2°. La prédominence du système sanguin sur le lymphatique, présente une perte sensible d'arrondissement : rudesse dans les formes, attaches musculaires fer-

---

(1) Dans un mémoire que j'ai lu à la Société Médicale, j'ai présenté quelques considérations sur la place que doit occuper le scorbut dans un tableau nosologique; je ne pense pas qu'on doive le classer parmi les maladies lymphatiques, et j'espère même qu'on ne m'accusera pas d'inconséquence, en annonçant que le Tempérament lymphatique en favorise le développement. Il en est une cause *prédisposante*, mais non *occasionnelle*.

mes, muscles prononcés, physionomie hardie, yeux étincelans, visage sec, brun, cheveux noirs, quelquefois crépus, charpente forte sans embonpoint ; corps agile et très-dispos ; vaisseaux sanguins saillans par le peu de volume du systême lymphatique qui les enveloppe ordinairement. Prédominence de la partie colorante du sang, d'où coloration extérieure foncée (1).

Le caractère moral de ce Tempérament,

(1) C'est ici le cas de dire que la détermination du mot *bilieux* adapté autrefois au Tempérament qui correspond à-peu-près à celui que nous venons de décrire, est mauvaise. En effet, rien ne prouve que les individus qui ont ce Tempérament secrètent plus de bile que les autres; leur couleur brune n'est pas due à la bile, mais à la partie colorante de ce fluide : c'est ce que prouvent très-évidemment les analyses faites dans le Laboratoire de Chimie de l'Ecole de Médecine. Le cit. Corvisart fit saigner un ictérique dans un des accès violens de sa maladie ; le sang se sépara, comme de coutume, en deux parties, *l'insula rubra*, et la sérosité. Cette dernière était jaune comme de la bile. Le cit. Deyeux la traita par tous les réactifs, et n'y reconnut aucun atôme de bile, mais seulement sa partie colorante.

consiste dans une grande facilité de conception, la promptitude dans la combinaison des impressions diverses, élans impétueux d'impatience vers la carrière de l'ambition et de la gloire. On observe aussi que ceux qui ont ce Tempérament, sont facilement entraînés par le torrent de leur imagination, par la fougue de leurs passions. Capables de grands travaux, ils ont des talens rares; on peut leur reprocher de grandes erreurs, des fautes et même des crimes. Ils sont ou sublimes ou dangereux, opiniâtres s'il faut vaincre de grandes résistances.

. . . . *Tenacem propositi virum,*
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ. . . . .
. . . .
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Horat. Od. III, Lib. III.

Leurs maladies ont un caractére marqué

de véhémence ; presque toutes se rapportent à la classe des aiguës, elles changent brusquement de face, et se terminent par une mort prompte ou par des crises précipitées. Telles sont le *cholera morbus*, les fièvres ardentes, méningo-gastriques, les hémorragies du nez, de la poitrine.

Quant aux dispositions morales, Attila nous offre un modèle de ce Tempérament, qu'on pourrait appeler *sanguin*, et qui correspond au bilieux des Anciens.

Les apparences extérieures se retrouvent dans la statue du Gladiateur.

3°. *Équilibre, ou état moyen.*

Si on prend le terme moyen, c'est-à-dire l'état d'équilibre de ces deux systêmes, la coloration du visage en rose ne dégénère pas en couleur brune, les formes sont prononcées sans être dures, la peau ne suit plus âprement les enfoncemens des muscles ; les reliefs des différens membres ne sont plus aussi saillants. Ce tempérament est celui de la jeunesse plutôt que celui

de l'adolescence, qui est trop voisine de l'enfance ; on y voit réunies la force de l'âge mûr et la délicatesse des formes de la belle jeunesse. Ces formes sont grandes et annoncent un homme né pour exécuter des desseins généreux ; tout l'ensemble du corps est brillant de santé, et la force s'annonce avec douceur comme l'aurore d'un beau jour.

Les dons du génie, et l'aménité du caractère, assurent à ceux qui ont ce Tempérament un empire absolu sur les cœurs et les esprits. Ils naissent avec toutes les passions et savent les asservir à leur ambition. Tour-à-tour altiers et populaires, décens et licencieux, ils sont ce qu'exigent les circonstances ; ils prêtent à la débauche les graces de la volupté, et les vices annoblis par leurs exemples, n'offrent rien de rebutant. Imagination riante et féconde ; peu attachés aux idées religieuses ; en un mot, le cœur est inconstant, l'esprit plutôt léger que réfléchi, et l'ame également accessible aux bonnes et aux mauvaises impressions.

Les maladies qui les affligent n'ont rien de bien allarmant ; elles suivent assez exactement la marche naturelle, et se jugent dans les termes prescrits par les Oracles de Cos. Ce Tempérament correspond au sanguin des Anciens.

La vie d'Alcibiade nous offre les traits principaux de ces dispositions morales.

L'Apollon du Belvédère en présente les formes extérieures.

III.

RAPPORTS MUTUELS DES SYSTÊMES NERVEUX ET MUSCULAIRE.

Le système nerveux est par son influence sur notre organisation dans un rapport constant avec le musculaire. Il reçoit les impressions extérieures, et ce dernier exécute les volontés. L'un est l'excitable, l'autre le contractile ; et comme le premier est le centre de la susceptibilité, il doit y avoir une communication parfaite entre lui et le musculaire.

Nous observerons également trois rapports entre le système nerveux et le musculaire.

1°. Prédominance du nerveux sur le musculaire ;

2°. Prédominence du musculaire sur le nerveux ;

3°. Equilibre de ces deux systêmes.

Ou bien, 1°. susceptibilité excédente l'action musculaire ; 2°. susceptibilité inférieure à l'action musculaire ; 3°. susceptibilité modérée.

1°. Prédominence du systême nerveux, ou de la susceptibilité.

1°. C'est chez les femmes que nous trouvons toutes les apparences extérieures, et toutes les dispositions morales qui caractérisent l'excès de la sensibilité sur la force.

Mais avant d'entrer dans les détails qu'un si vaste sujet comporte, il est bon d'énoncer que nous entendons par sensibilité cette puissance naturelle de percevoir des impressions par l'action d'un corps stimulant. Si ces stimulans sont externes, ils produisent des sensations ; s'ils sont internes, dé-

pendans de notre organisation, ils font naître dans l'économie des phénomènes particuliers, sources d'une distinction naturelle de Tempérament. Ainsi la susceptibilité nerveuse nous offrira deux genres de considérations relatifs au deux genres de stimulans.

1°. L'une nous présente la constitution nerveuse exaltée par la fréquence des impressions, la vivacité et l'instabilité des sensations, par l'exaltation et la variabilité des idées ; 2°. l'autre nous donne cette même constitution excitée par des impressions vives, mais permanentes, la fixité et la concentration des sensations, par une attention prolongée sur un objet, iudépendamment de tout autre.

Comme ces deux modifications du systême nerveux changent la constitution nerveuse, nous devons donner d'abord la description de cette constitution, aprés quoi nous considérerons l'action des stimulans.

1°. Hippocrate a reconnu dans la femme

un grand degré de molesse (1), qui rend ses parties très-mobiles et très-sensibles. Cette molesse, cette humidité modérée, telle qu'elle se trouve dans les enfans et dans les femmes, prête à leurs organes, sans trop les énerver, toute la souplesse dont ils sont susceptibles. Plus sensible que robuste, plus mobile que capable de mouvoir, la femme est d'une stature plus petite, d'une structure plus grêle que l'homme.

Si nous portons nos regards sur son intérieur, nous verrons que la témérité lui sied mal; aussi les passions douces lui sont les plus familières, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent. Chacun sent en effet qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaîté, que des bras

---

(1) *Mulierem rariore et molliore carne esse, quàm virum censeo.......* De morb. mul.

plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec des transports violens. Incapable de réflexions prolongées, de méditations profondes, elle saisit promptement les moindres rapports des objets habituels de la vie; elle juge avec le cœur, et ses oracles sont dictés par la voix du sentiment. L'esprit des femmes, quelquefois inculte, mais pétillant, brille d'autant plus, qu'il n'est pas étouffé par un savoir indigeste. Son caractère original le rend piquant, sa liberté lui donne des graces; leurs idées n'ont rien de gêné, de contraint; leurs expressions sont la véritable image de leur ame, irrégulières, mais pleines de naturel et de vie. Leur conversation toujours vive et animée, peut se passer de la science, et a par elle-même un intérêt que toutes les ressources de l'érudition ne sauraient lui donner: tout lui sert d'aliment. Extrêmes dans leur tendresse, elles sont terribles dans leur ven-

geance : souvent trop crédules, parce qu'elles aiment les éloges, souvent aussi d'une finesse très-voisine de la ruse, on les voit successivement retenues par le devoir, entraînées par l'irrésistible ascendant de leur cœur, maîtriser avec peine un penchant auquel elles s'abandonnent bientôt sans aucune réserve. Elles possèdent presqu'exclusivement à notre sexe une vertu d'autant plus précieuse, qu'elles la tiennent de la nature ; la pudeur. C'est cette réponse que fait la femme dans l'enfance de ses sensations, sans qu'elle sache encore ce qu'elle répond. La rougeur la caractérise et la distingue de l'imitation grimacière de la sagesse, de la fausse pudeur ou pruderie. Aucun état ne cadre mieux avec la fléxibilité de leurs organes, que le caprice qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre sentiment tout opposé. Les affections les plus disparates se succèdent chez elles avec une rapidité qui étonne, de sorte qu'il n'est pas rare de les voir rire et pleurer plusieurs fois dans la même heure. Souvent elles sont pressés entre deux ressorts

qui agissent en sens contraire, et qui tous deux sont les résultats d'une éducation vicieuse, la pruderie et la coquetterie. L'une tâche de faire naître les désirs que l'autre repousse pour en augmenter l'activité ; l'une, par des amorces artificieuses, engage le combat que l'autre tâche de faire durer pour rendre la victoire plus douce, et la défaite plus honorable. La coquetterie fait rechercher ce que la pruderie refuse, et l'infaillible effet de ces deux moyens ainsi combinés, effet parfaitement connu de la femme, est d'augmenter d'un côté le prix de l'objet qu'elle défend, et de l'autre, l'ardeur de celui qui le poursuit (1).

Malo me Galathœa petit lasciva puella ;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

VIRG. Eglog. III.

L'élégance de formes, la légèreté des mouvemens, et la vivacité des sensations caractérisent la femme, indiquent même

---

(1) Roussel.

une constitution, une prédominence nerveuse. Si, avec ces dispositions morales et physiques, des circonstances particulières qui tiennent à l'éducation, aux objets qui environnent les femmes, etc. viennent à se développer, alors on voit naître les affections spasmodiques : aussi celles qui de trop bonne heure sont jetées dans la société, qui s'adonnent à la lecture fréquente des romans érotiques, qui fixent leur imagination sur des images voluptueuses, qui nourrissent dans leur cœur le souvenir cuisant d'un bonheur perdu sans retour, qui gémissent sur une douce habitude frustrée par le veuvage, ou par une séparation cruelle (1), qui se livrent trop tôt au Théâtre, ou le jeu des passions, le commerce fréquent des deux sexes excitent un développement précoce, sont sur-tout sujettes aux affections spasmodiques. Les maladies les plus ordinaires, sont toujours accompagnées de symptomes nerveux. C'est dans cette classe de femmes qu'on

(1) Roussel.

rencontre les vapeurs, l'hystérie cette impatience douloureuse au moindre bruit qui vient frapper les oreilles, à une odeur insolite, à une légère blessure. D'autres sont irascibles; leur colère approche même quelquefois de la fureur, parce qu'elle tient en même-tems à leur sensibilité physique, et à cette fierté que les hommages et les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elles. Cette fureur, suite naturelle de leur disposition physique, fut d'une trés-grande ressource pour les Prêtres des Religions payennes : aussi les femmes ont souvent retracé l'image des personnes agitées par le souffle divin, et par là, furent plus propres que les hommes à jouer le rôle de Sybilles ou de Devineresses (1).

Junon me paraît être un modéle de la constitution nerveuse exaltée par les stimulans externes.

2°. On voit des hommes qui ont la peau

---

(1) Roussel.

pâle ou brune, les veines larges, les extrémités longues, l'habitude du corps sèche, les fibres rigides et fortes, le corps très-robuste, le regard fixe, les yeux noirs, enfoncés, la démarche lente et soignée.

Suivons-les dans les rapports de la société, nous les voyons fuir les hommes, se retirer à l'écart pour méditer sur des impressions profondes, tenaces ; leur gravité est dure, repoussante. Ils ne peuvent embrasser qu'une idée, sans quoi leur multiplicité les rend confuses, importunes ; de là vient la force singulière de leur mémoire. L'esprit est difficilement ému par les passions, mais il tient très-vivement à tout ce qui a pu l'émouvoir, et est indifférent pour tout autre objet. Leurs travaux sont l'ouvrage de la méditation, ils en portent l'empreinte. On trouve parmi eux les plus grands visionnaires, les plus déterminés fanatiques ; comme ils ont médité soigneusement, ils ne reviennent pas aisément de leur erreur. Défians d'eux-mêmes, ils sont jaloux par défiance ; leurs passions

éternisables en font des ennemis implacables, des adversaires redoutables, quelquefois des hommes très-dangereux.

Les Anciens pensaient que chez ces individus, l'âcreté, l'exaltation de la bile, rendaient les passions très-vives, la constitution très-irritable. Sous ce point de vue, ils sont d'accord avec les Modernes qui regardent comme causes de ce Tempérament, des circonstances particulières à l'économie animale. Ce Tempérament correspond au *mélancolique* des Anciens.

Les maladies qui les attaquent, sont la mélancolie, manie, hypocondrie, folie.

Tibère, et Louis XI nous présentent les dispositions morales de la constitution nerveuse exaltée par les stimulans internes.

Le tableau de l'*Envie* nous en donne les caractères extérieurs.

2°. *Prédominence du systême musculaire ou de la force.*

2°. Le Tempérament fort existait chez

les Anciens, où des hommes faisaient le métier d'être forts. Nous retrouvons ces hommes parmi les porte-sacs des halles, les bouchers, etc. dans cette constitution, la tête est petite, les chevenx courts et ramassés sur le front, le col large et court; les épaules quarrées, la poitrine développée, les membres gros; les muscles s'y dessinent en présentant des bosses très-saillantes, des enfoncemens très-marqués. La peau est si peu gorgée du tissu cellulaire, qu'on distingue les insertions musculaires : tout le corps est âprement dessiné.

Il semble qu'à mesure que l'homme acquiert de la force musculaire, il perde de la susceptibilité nerveuse (1). Certes, si un homme réunissait à cette force athlé-

---

(1) Une des qualités les plus avantageuses à la force mécanique des fibres, est que plus elles sont fortes, moins elles sont ébranlables par les causes extérieures. Leur solidité même en est le principe; cette solidité, cette résistance doit être moins susceptible de sensibilité.

LORRY, *Traité des Alimens*, tome 2, p. 17.

tique, une excessive mobilité, ce serait un fléau capable de tout détruire, et dont les facultés seraient d'autant plus funestes que les impressions seraient plus vives. Heureusement la nature a tout compensé avec une sagesse admirable : elle dédommage par des qualités particulières, les individus auxquels elle impose des privations, et tel est faible parce qu'il est sensible ; tel autre à la force parce qu'il n'a pas de sensibilité. Ne voyons-nous pas ces forts soldats Russes qui semblent être des colosses, qui, dans leur chûte, menacent de tout écraser, être presque insensibles (1). On les coupe, on les mutile sans qu'ils témoignent de la douleur ; tandis que le Français moins colossal, plus hardi, plus vif, est sensible aux moindres piqûres. Il n'est pas le plus fort, mais il est le plus susceptible, le plus entreprenant, et cette hardiesse lui assure constamment le succès.

Les affections douces, l'exaltation des

---

(1) *Tel Hercule en filant brisait tous les fuseaux.*

idées, les efforts de l'imagination sont des objets inconnus à cette constitutiou. La force est le seul mérite des individus qui en sont doués; aussi ils remplissent dans la société un rôle fort ordinaire. Peu tourmentés par l'ambition, ils n'en connaissent pas les dangers : ne s'abandonnant à l'amour que par besoin physique, ils font en ce genre des prodiges de valeur. Grands mangeurs, buveurs insatiables, leurs goûts ont quelque chose de rebutant. Difficiles à émouvoir, parce que le système nerveux a peu d'action chez eux, ils sont rarement colères. Leurs menaces sont terribles; c'est Neptune en courroux contre Eole et les vents, qui lève majestueusement la tête au-dessus des eaux, et calme la tempête par ces deux mots :

Quos ego........ VIRG.

Les maladies qui les affectent sont en général inflammatoires; la pleurésie, péripneumonie, entérite, l'apoplexie, phrénésie, etc. elles marchent avec rapidité.

Les exploits d'Hercule, et sa statue du

Palais Farnèse, nous donnent une juste idée des dispositions morales et physiques de cette constitution *athlétique*.

3°. *Equilibre, ou état moyen.*

3°. Le mélange heureux des proportions entre le systême nerveux et musculaire, constitue un des Tempéramens les plus avantageux. Là la force n'est pas colossale, elle est modérée par une susceptibilité convenable, et la sensibilité ne connait point les écarts que nous avons observé dans la constitution nerveuse. Le corps est fort, les empreintes musculaires prononcées, l'œil vif, aisance dans les mouvemens. Les graces sont répandues sur tout le corps, et y accompagnent un air de force modérée.

Des dispositions physiques si heureusement assorties, doivent être accompagnées de qualités brillantes. L'esprit est vif, assez prompt ; les projets sont suivis d'une exécution facile, les passions tendres sans être molles. L'amitié, l'amour ont un grand empire sur le cœur de l'individu que la

nature a si favorablement partagé ; la colère est dangereuse, parce qu'ils frappent en même-tems qu'ils menacent ; les impressions, sans être véritables, ne sont pas fixes. Gais, braves, ils suivent avec la même ardeur la carrière de Mars, et celle de Vénus.

Les maladies qui les affligent participent de l'influence nerveuse et de la prédominence musculaire.

Achille nous donne les traits principaux des dispositions morales.

Les formes extérieures se retrouvent dans l'Apollon du Belvédère.

Remarquons que, comme les Anciens, nous admettons des tempéramens principaux, et que celui qui résulterait de l'équilibre exact des trois systêmes, serait le *temperamentum ad pondus* de Galien, ce point indivisible, cette image de la santé, dont nous n'avons pu mieux faire entendre la réalité qu'en citant, comme l'image du vrai

beau, l'Apollon du Belvédère, lorsque nous avons établi les trois équilibres (1).

---

(1) De toutes les productions de l'Art qui ont trompé la fureur du tems, la statue dApollon, placée au B e védère du Vatican, est, sans contredit, la plus étonnante. L'artiste a conçu cet ouvrage d'après un modèle idéal, et n'a employé de matière que ce qui lui était nécessaire pour exécuter sa pensée et la rendre sensible. Autant la description qu'Homère a faite d'Apollon surpasse celles que les autres poëtes ont tracées d'après lui, autant cette figure l'emporte sur toutes les figures du Dieu : sa hauteur s'élève au-dessus du naturel, et son attitude est pleine de majesté; un printems éternel, pareil à celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse les beautés mâles de son corps, et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres. Pénétrez dans la région des beautés qui n'ont point de corps; créez, si vous le pouvez, une nature céleste, afin d'élever votre ame à la contemplation des beautés surnaturelles; car vous ne verrez ici rien de mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité : des veines n'échauffent point; des nerfs n'agitent point ce beau corps; mais un esprit céleste, répandu comme un doux ruisseau, circule, pour ainsi dire, sur toute la surface de cette statue.

Ce Dieu a poursuivi Python, contre lequel il a tendu, pour la première fois, son arc redoutable; dans sa course rapide, il a atteint le monstre, et lui a lancé un trait mortel. De la hauteur de sa joie, son regard divin péné-

Nous pourrions ne pas borner à la considération de ces Tempéramens principaux, les recherches que nous avons faites sur cette partie; ainsi nous aurions des Tempéramens mixtes, en combinant diversement

---

trant dans l'infini, s'étend bien au de-là de sa victoire; le dédain siège sur ses lèvres, l'indignation qu'il respire gonfle ses narines, et s'élève jusqu'aux sourcils. Mais une paix inaltérable est empreinte sur son front, et son œil est plein de douceur comme s'il était dans le cercle des Muses, empressées à lui prodiguer leurs caresses. De toutes les figures de Jupiter que l'Art a enfantées et qui sont venues jusqu'à nous, aucune ne nous offre le père des Dieux avec cette majesté qu'il montra lui-même au génie du chantre d'Ilion, et que nous trouvons ici dans les traits de l'Apollon.

Telle que Pandore, cette figure réunit seule toutes les beautés propres aux autres Dieux. On reconnait sur ce front la Déesse de la Sagesse que renfermait le front de Jupiter: le mouvement des sourcils est l'interprête des volontés du jeune Dieu; l'orbite ceintré de ses yeux renferme les yeux de la Reine des Déesses; et cette bouche est la même qui inspira l'esprit prophétique au jeune Branchus. Semblables aux tendres rejetons de la vigne, ses beaux cheveux flottent mollement à l'entour de sa tête divine, comme s'ils étaient agités par l'haleine des Zéphirs légers; ils semblent parfumés de l'ambroisie céleste, et attachés négligemment sur le sommet de la tête par la main des Grâces.

les neuf rapports examinés dans les trois Titres ci-dessus. Nul doute à cet égard: cependant nous nous abstiendrons d'établir de nouvelles divisions de *Tempéramens*, parce qu'alors il faudrait leur faire embrasser l'universalité des hommes, et que ce travail n'avancerait nullement la science. Nous ne voulons donc pas fixer à neuf différences, toutes les variétés des fonctions

---

A la vue de ce prodige, j'oublie l'univers entier; je prends moi-même une attitude plus noble pour le contempler avec dignité. De l'admiration je tombe dans l'extase; saisi de respect je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève; telle s'enfle la poitrine de ceux que remplit l'esprit prophétique. Je suis transporté à Délos, dans les bois sacrés de la Lycie, lieux divins qu'Apollon sanctifiait par sa présence; car la beauté que je contemple, paraît s'animer comme la nymphe formée par le ciseau de Pigmalion. Comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre! il faudrait que l'Art même daignât m'inspirer et conduire ma plume. Les traits que je viens de crayonner, je les dépose à tes pieds: ainsi les mortels respectueux qui ne peuvent s'élever jusqu'à la tête de la Divinité qu'ils révèrent, déposent à ses pieds les guirlandes dont ils brûlaient d'envie de la couronner.

WINKELMANN, *Hist. de l'Art.*

de l'espèce humaine (1). Les genres de Tempéramens que nous avons établis sont les plus apparens et les plus évidens entre une infinité d'autres; ils se subdivisent à l'infini par des degrés et des nuances insensibles. On peut être plus ou moins sanguin, plus ou moins nerveux. Les excès tendent vers l'état de maladie; moins on a de ces excès, plus on se rapproche de l'équilibre dans les rapports des systêmes, par conséquent de l'état de santé.

Tempéramens partiels.

Gardons-nous de croire que les apparences extérieures, semblables dans différens individus, annoncent toujours un Tempérament analogue. Voilà en quoi le systême de Boerhaave, ou plutôt les conséquences qu'on en a tirées sont vicieuses. Il a fait des tableaux que chacun a adapté aux différens hommes, et les médecins ont plutôt consulté les écrits du célèbre professeur de Leyde, pour juger le Tempérament d'un

(1) Lorry, Traité des Alimens, tome 2. p. 112.

malade, qu'ils n'ont interrogé l'ordre de ses fonctions, sa constitution particulière.

Cette différence de constitution, sous un extérieur identique, tient à l'action dominante d'un viscère ou d'un système, sur toute l'économie animale (1).

---

(1) Bordeu a indiqué que les divers Tempéramens se rapportaient au plus ou moins d'activité de certains organes, par comparaison à l'activité des autres. Ainsi, *dit-il*, le foie contient dans son domaine les Tempéramens bilieux, il les caractérise par son action et son énergie qui lui font prendre le dessus sur les autres parties. *Recher. sur les Glandes.*

Il est difficile de se refuser à croire que dans l'enfance le volume excessif du foie n'influe sur toute l'économie. On sait que dans le fœtus il reçoit le sang de la mère par le cordon ombilical. C'est donc dans son parenchime que se fait la première opération de la sanguification; c'est dans sa substance que se passe un phénomène analogue à ceux que nous offre la respiration; le carbone et l'hydrogène du sang restent dans ce viscère très-volumineux, et contribuent très-probablement à donner au mœconium cette teinte brune, cette consistance huileuse que nous lui connaissons. Je ne pense pas que les Chimistes aient encore analysé cette substance; mais on peut présumer, d'après les rapports du foie et du poumon, que le mœconium est en grande partie formé de l'huile résultante de la combinaison de l'hydrogène et du carbone dont la respiration n'a pu encore favoriser la sortie.

Ainsi il est des personnes que leur extérieur pâle et blême semblerait devoir faire classer dans le Tempérament lymphatique. Leur peau est blanche, les vaisseaux petits, tout l'appareil extérieur indique une consti-

---

Cinq ou six jours après la naissance, on voit se développer sur-tout le corps, une couleur jaune, plus ou moins foncée, qui tient sans doute à la partie colorante de la bile. L'Anatomie comparée nous apprend que le foie a des rapports marqués avec le systême respiratoire, qu'il est d'autant plus gros que l'enfant est plus près de sa naissance, c'est-à-dire, qu'il a moins respiré; qu'il existe dans tous les animaux à sang rouge qui respirent par un organe isolé, que les insectes et les vers articulés, dont l'organe respiratoire est répandu sur tout le corps n'ont pas de parenchime hépatique, mais seulement un assemblage de vaisseaux qui pompent une matière analogue à la bile, laquelle ensuite est portée par une espèce de canal choledoque dans le tube intestinal ; qu'il est très-huileux dans les poissons, dont il remplit presque tout l'abdomen; enfin que plus l'organe pulmonaire diminue, plus le systême hépatique augmente. Cette dernière observation reçoit un degré de plus, si on veut considérer les rapports des maladies du foie avec celles de la poitrine sous le point de vue chimique et pathologique.

Si le poumon est malade, si la respiration ne se fait pas bien, le sang ne se dépouille pas dans ce viscère des principes formateurs de l'huile (hydrogène et carbone)

tution humide. Chez elles le système des troncs vasculeux prévaut dans l'abdomen, et n'est pas dans une proportion exacte avec les extrêmités sanguines. C'est ce qu'on observe chez certaines femmes très-abondamment

---

qu'il aurait dû y laisser, et qui se dégagent de la poitrine sous forme de vapeur âqueuse, et de gaz acide carbonique. Il s'y oxigènera peu, et reviendra dans le torrent de la circulation avec un caractère très-huileux. Or le foie, dont l'usage est d'en séparer les matériaux de l'huile, recevra donc plus de carbone et d'hydrogène; la sécrétion de la bile sera donc augmentée dans ce viscère, il s'en suivra augmentation de volume, et structure plus huileuse; c'est ce qu'on peut observer chez tous les phtisiques. Je ne me rappelle pas avoir vu, pendant tout le tems que j'ai suivi l'excellent cours de Clinique du cit. Corvisart, et la pratique du cit. Pinel, à l'Hôpital de la Salpétrière, un seul cadavre de phtisique, dont le foie ne fut plus ou moins pâle et jaune, dépourvu de cette couleur rouge et vermeille qui fit croire aux Anciens qu'il était le centre de l'hématose.

Si au contraire le foie est primitivement malade, il est bien rare que le poumon ne soit consécutivement affecté; en effet, le sang, déjà très-huileux, qui revient du bas-ventre par la veine porte, se débarrasse (dans l'état sain) dans le foie, de l'hydrogène et du carbone qui doivent y former la bile, et va ensuite par un chemin très-court dans le ventricule droit, puis dans le poumon pour y être dépouillé de l'hydrogène et du carbone, dont la

réglées, chez des hommes hémorroïdaires. D'autres, très-peu réglées, ont le teint fleuri, les membres forts, et tous les caractères extérieurs du Tempérament sanguin des Anciens.

Dans un même individu, les différentes parties n'ont pas toujours un tel accord entr'elles, et un rapport tellement ordonné avec le tout, qu'elles ne se distinguent par

---

sortie est un des phénomèmes de la respiration. Or, si le foie est malade, si la bile ne peut s'y séparer, alors le sang ne pouvant s'y dépouiller de son huile, repasse dans le poumon avec les mêmes principes qu'il avait en entrant dans le foie. Il doit nécessairement y éprouver un changement différent, puisqu'il est surchargé d'une matière qui aurait dû se séparer dans le foie; il doit aussi en apporter dans l'action du poumon : aussi il n'est pas étonnant que dans ce cas les malades soient attaqués de toux fréquentes, de douleurs sympatiques de poitrine.

Si on voulait porter plus loin la manie des explications chimiques, ne pourrait-on pas dire que la couleur jaune qui accompagne les maladies du foie, est due à ce que le carbone, plus abondant dans le sang, y est nécessairement plus à nud, puisque par la respiration il ne peut être tout-à-fait réduit en gaz acide carbonique. Or s'il y est plus à uud, il doit nécessairement donner sa couleur à tout le corps; et on sait que la première nuance du carbone est jaune.

des caractères particuliers, et un Tempérament qui leur est propre.

C'est là ce qu'on peut appeler Tempérament *partiel*.

Ainsi nous voyons la poitrine, la tête, l'estomac, le foie se montrer avec plus ou moins de force ou de faiblesse, de sensibilité ou d'énergie d'action dans une constitution donnée, et produire dans toute l'économie des phénomènes particuliers, sans altérer le type de la constitution primitive.

Mais cette influence, d'un viscère ou d'un systême sur toute l'économie, s'observe principalement dans les révolutions successives des âges, dont elle dépend en grande partie.

On sait que dans l'enfance, le cerveau présente un volume relatif très-considérable, de même que les glandes et le tissu cellulaire. Aussi les enfans sont très-mobiles, éminemment sujets aux affections spasmodiques. Ceux qui ont la tête très-volu-

mineuse, des dispositions au rachitis, sont très-sujets aux convulsions, dans toutes les maladies dont elles sont des symptômes même assez rares. Ils ont des dispositions morales très-marquées. Plus précoces que les autres enfans, ils sont aussi plus spirituels, plus vifs, plus intéressans.

La tendance habituelle des mouvemens toniques vers la tête, est un fait dont la connaissance est de la plus grande utilité pour le traitement des maladies de l'enfance. Hippocrate, parfaitement instruit de l'influence de l'humidité constitutionnelle sur le systême nerveux, avait vu que la nature purge les enfans par différentes excrétions séreuses, établies sur les parties extérieures de la tête, et il craignait les affections convulsives chez ceux qui n'avaient point éprouvé ces évacuations salutaires (1).

---

(1) *Quibuscumque pueris existentibus erumpunt ulcera in caput, et in aures, ac in reliquum corpus, et qui salivosi fiunt ac mucosi, hi ipsi progressu ætatis facillimè degunt ; hîc enim abit et purgatur pituita, quam in utero purgari oportebat, et qui sic purgati fuerint, comitiali sive morbo sacro ferè non apprehenduntur. Qui*

Lors de la puberté, cette prédominence célébrale commence à disparaître ; les autres parties du corps prennent successivement de l'accroissement, la poitrine se développe, les organes de la génération se prononcent, l'estomac a une force considérable, et les hémorragies nasales annoncent que le travail de la nature n'est plus dans le système lymphatique ; c'est le système sanguin qui est l'objet de tous ses efforts ; c'est de lui que toutes les parties vont recevoir une force nouvelle, un mode de vie tout-à-fait particulier (1).

Dans la jeunesse, quand le corps a pris tout son accroissement, quand les forces s'établissent, les hémorragies du nez ces-

---

vero mundi sunt, et neque ulcus ullum, neque mucus, neque saliva ulla prodit, talibus periculum imminet, ut ab hoc morbo corripiantur.... de morbo sacro.

Prosper Martian ajoute.... *Puero duorum ferè mensium exanthemata in cruribus, coxis, lumbis, et imo ventre, et tumores valdè rubicundi acciderunt ; his autem sedatis, convulsiones et affectiones epilepticæ acciderunt, febris expers fuit per multos dies et mortuus est.*

(1) Voir le beau morceau de la cachexie séminale, dans l'Analyse médécinale du sang, par Bordeu.

sent. La poitrine, parfaitement conformée, renferme les organes, dont l'influence s'étend comme par irradiation sur-tout l'individu : aussi les hémoptisies sont fréquentes. Le système sanguin, dans son plus grand dévoleppement, dénote son influence dans toutes les affections de cet âge.

Dans un terme de la vie plus avancé, on observe la prédominence d'action des viscères de l'abdomen. C'est alors qu'on voit paraître les hémorroïdes, l'obésité ; les glandes du mésentère s'effacent, perdent leur action; de là résultent les fausses digestions, les obstructions.

Tempéramens acquis.

Après avoir vu les variétés de Tempérament produites par les dispositions organiques particulières, avoir fait pressentir les changemens dans les divers âges, il ne nous reste plus qu'un genre de considération; savoir, l'étude des Tempéramens acquis; 1°. par des circonstances propres à l'organisation, et 2°. par des causes dépen-

dantes des diverses situations, où l'homme se trouve dans le cours de la vie.

TEMPÉRAMENS ACQUIS.

On a prétendu que tous les hommes naissaient avec une parfaite uniformité dans les dispositions morales, et que l'éducation seule développait les différences qu'on observe dans le cours de la vie. Cette assertion, beaucoup trop hasardée, prouve que les philosophes qui l'ont avancé connaissaient peu les hommes. En effet, les maximes les plus générales, dit J.-J. Rousseau, se particularisent à mesure qu'on entre dans la considération détaillée des objets qui ont pu les dicter. Il semble à la vérité que tous les enfans aient la même constitution, les mêmes goûts, les mêmes inclinations. Mais le développement de leurs organes, les diverses circonstances où ils se trouvent, font naître des différences qui les distingueront toute la vie.

Ainsi la célèbre Aspasie de Milet, née d'un père obscur et peu fait pour le déve-

loppement des talens naturels de sa fille, tenait école publique d'éloquence, de philosophie et de politique à Athènes. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus distingués de la Grèce furent ses disciples: tous furent moins étonnés de sa beauté que de son éloquence, de la profondeur et des agrémens de son esprit. D'abord l'amante, puis l'épouse de Périclés, elle eut sur ce grand homme un ascendant qui engagea les Athéniens dans plusieurs guerres, et notamment dans celle du Péloponèse.

Ainsi élevés de la même manière, avec les mêmes alentours, soumis aux mêmes impressions, avec à-peu-près les mêmes facultés intellectuelles dans le jeune âge, comment se fait-il que de deux hommes de la même stature, nourris de même, l'un soit Pascal, et l'autre un homme plus qu'ordinaire? Comment se fait-il que, sans étude et par sa seule pénétration, l'auteur des Lettres Provinciales devine à douze ans la trente-deuxième proposition

d'Euclide, qu'à seize il publie un Traité des Sections Coniques, qui étonne Descartes, et qu'à l'âge où on ne remarque encore, dans les individus le plus favorablement partagés, que des dispositions heureuses, il soit déjà le chef-d'œuvre de la nature?

Comment se fait-il qu'au milieu des travaux champêtres, Pierre Anich prenne un plaisir extrême à contempler le cours des astres, quoiqu'il n'y voie qu'un spectacle, et qu'il ignore que ce soit l'objet d'une connaissance? Il apprend que des savans apprécient jusqu'aux moindres effets de ces révolutions; c'est pour lui la plus heureuse découverte. Il veut connaître ces hommes divins, admis aux secrets du créateur, court à Inspruck, et devient, par les soins du Père Hill Jésuite, un géomètre exact, un astronome habile.

N'a-t-on pas vu aussi un pâtre de Lorraine, Duval, aller encore plus loin dans l'astronomie, par la seule contemplation des astres, montrer l'énergie naturelle

d'une éloquence inculte et sauvage, posséder des connaissances qui lui méritèrent la place de bibliothécaire de l'empereur François I[er]?

N'a-t-on pas vu un simple potier de terre, Bourguet, s'élever, sans effort, de l'observation attentive des grands témoignages de l'histoire du Globe, recelés dans les entrailles de la terre, à une grande et sublime découverte, que Buffon a ensuite revêtue de toute la pompe et de toute la magnificence de son style, dans ce qu'il appelle *ma théorie de la terre?* (1)

N'a-t-on pas vu, parmi les femmes, l'une se livrer au calcul, pénétrer dans l'étude de l'astronomie, comme Caroline Herschel; une autre comme la Marquise Duchâtelet, mathématicienne et géomètre, traductrice de Leibnitz et de Newton, en état de les entendre, et de les faire en-

---

(1) Voir les observations de Lamoignon-Malesherbes, sur l'Histoire Naturelle de Buffon.

tendre aux autres, mériter de Voltaire qu'il lui dise :

Vous possédez un sublime génie.

et entraîner l'admiration de Clairault? (1)

Les différences entre les hommes ne sont donc pas toujours les résultats de l'éducation et de l'exemple; elles sont aussi quelquefois le produit, l'ouvrage de la nature; cette puissance innée, résiste même à la force de l'exemple, à certains vices de l'éducation ; elle triomphe de tous les obstacles, que l'homme est si industrieux à multiplier autour d'elle; souvent elle se tient cachée, quelquefois elle est vaincue, mais rarement on peut la détruire: la contrainte même redouble sa force, si elle reprend le dessus:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Mais s'il est de ces fortes ames trempées par la nature, combien de circonstances

---

(1) Elle faisait des divisions de 9 chiffres par 9 chiffres, de tête et sans secours, avec une rapidité presqu'impossible à suivre par les calculateurs les plus exercés.

peuvent aussi la réprimer, la surmonter, en un mot altérer son ouvrage? L'homme, jetté sur la mer orageuse de la vie, en proie aux passions, jouet des révolutions, esclave de l'habitude, soumis à l'influence des vices sociaux, perd souvent ce type primitif que la nature avait imprimé sur son être.

Il est une loi assez constante dans l'économie animale, que l'exercice développe la force, et que l'action du systême musculaire diminue la susceptibilité nerveuse. En parlant du Tempérament athlétique, nous sommes entrés à ce sujet dans quelques détails qu'il est inutile de répéter. Nous dirons seulement que la Révolution, en diminuant beaucoup de fortunes, par conséquent en privant beaucoup d'individus des superfluités de la vie, a diminué aussi la mollesse et la susceptibilité nerveuse. Il a fallu renoncer à ses habitudes, bannir le luxe et se servir soi-même. Combien de femmes, condamnées autrefois à passer leur vie dans une stérile et fati-

gante oisiveté, ont acquis, par l'exercice, une force à laquelle elles avaient perdu l'espoir de prétendre? Combien d'hommes habitués à ne sortir qu'en voiture, sont aujourd'hui d'infatigables piétons? Tous les Médecins conviennent que les affections vaporeuses sont beaucoup moins fréquentes depuis l'époque de la révolution. Observation précieuse, et qui doit assurer au praticien judicieux un plus grand succès de l'emploi de l'Hygienne dans les maladies nerveuses, que des formules inusitées d'une pharmacologie indigeste.

Consultons le mortel sur qui l'amour étend son empire? Qu'il nous peigne ces sublimes élans d'une imagination ardente; qu'il nous dise les révolutions subites que produit dans son ame le désir de plaire, le besoin d'être aimé? Qu'il nous raconte combien ce sentiment délicat et pur l'élève au-dessus du reste des humains? Qu'il décrive le timide embarras, et la tendre inquiétude qu'il éprouve à la vue de l'objet aimé?..... Que de changemens cette pas-

sion produit dans l'homme, quelle altération elle apporte dans l'exercice de ses fonctions, comme elle le subjugue! Erasistrate connaît, par le pouls d'Antiochus, sa passion pour Stratonice ; Hercule obligé de se faire l'esclave d'Omphale, Hercule oubliant son courage et sa force, ne rougit pas de filer aux pieds de cette Princesse pour lui plaire. Il échange sa terrible massue, et la peau du lion de Némée, contre la pourpre de la Reine, et laisse presque douter qu'il soit le vainqueur de l'Hydre de Lerne et du sanglier d'Erimanthe.

Parmi les diverses professions auxquelles les hommes s'adonnent, voyons quelle influence l'état militaire exerce sur l'individu qui l'embrasse. Un jeune homme faible et délicat, arraché, à la fleur de l'âge, des bras d'une mère désolée, d'une amante éplorée, va puiser, dans les camps, une humeur guerrière, va prendre, à l'armée, une éducation mâle, une constitution robuste. J'ai vu, parmi les compagnons de mes premières études, des jeunes gens que leur fortune, leurs

goûts appelaient à un état plus calme, à une vie moins errante, obéir à la voix de la patrie en danger. Faibles et timides pendant leur adolescence, on peut les nombrer aujourd'hui parmi les plus braves défenseurs de la République. J'en ai vu plusieurs rapporter dans leurs foyers, avec les lauriers de la Victoire, un Tempérament fort et des mœurs tout-à-fait militaires. Mais cette âpreté dans les goûts s'efface à mesure qu'ils partagent les faiblesses de la société; les plaisirs qu'elle leur offre leur paraissent bientôt plus attrayans que le signal du combat, et ils finissent par perdre, dans le commerce des femmes, cette rudesse que Mars oubliait près de Vénus.

Quantùm mutatus abillo
Hectore qui redit exuvias indutus Achillis
Vel Danaüm Phrygios jaculatus puppibus ignes!

VIRG. Æneid. II.

Qu'il me soit permis d'examiner aussi combien l'honorable profession de Médecin influe sur la constitution de celui qui l'exerce.

Le début en est pénible, les études multipliées, et les épreuves souvent si dégoûtantes, qu'elles ont éloigné, du sanctuaire de la science, un grand nombre de personnes qui semblaient y être appelées. Les plus belles années de la vie se passent entre la mort et l'homme mourant. C'est dans ces vastes retraites, dans ces asyles ouverts au malheur, que le jeune Médecin va observer la lutte de la nature. Là, les images déchirantes se multiplient; la sensibilité, toujours en éveil, laisse et nourrit dans l'ame des impressions tristes. S'il se recueille dans le silence de la méditation, que de réflexions affligeantes sur l'impuissance des moyens curatifs dans les maladies organiques? Que de larmes ne verse-t-il pas sur le sort d'un père qu'il vient de laisser au lit de la mort, entouré de ses enfans? Bientôt il va voler de ses propres aîles; fort de ses connaissances, plus fort encore d'une conscience irréprochable, d'une probité intacte, il va se charger du soin pénible de la santé de ses concitoyens; il a cessé d'être disciple. Agité par la crainte

de voir périr ses malades, enhardi par quelques succès, tout ce que les affections de l'ame ont de déchirant, tout ce que l'esprit a de fatigant, l'obsède. Identifié, pour ainsi dire, avec l'être souffrant, il suit pas à pas la marche de la nature: toujours inquiet, son imagination ne lui offre que des présages sinistres: mais la force de son ame l'élève au-dessus des événemens. Au milieu de la lutte du malade avec la maladie, il est obligé de ne jamais s'effrayer, afin de prendre le parti le plus sage, et de distinguer, dans la foule des symptômes dangereux aux yeux du vulgaire, ceux qui sont à l'avantage du malade. Semblable à ceux qui conduisent les autres dans des pays inconnus, il doit conserver le calcul du sang froid, allier la sensibilité la plus vive avec la plus grande tranquillité. Si, auprès de ses malades, il doit être dans le calme le plus parfait, il doit aussi s'habituer à voir, d'un œil philosophe, les combats de la nature. En vain traitera-t-on cette habitude d'insensibilité ! Non ; le vrai Médecin n'est pas

insensible, et s'il ne verse pas des larmes au milieu des familles éplorées, c'est que son ministère s'étend et sur le malade et sur ceux qui l'entourent. (1) D'ailleurs les larmes sont-elles le signe exclusif de la sensibilité?...

Concluons donc que, pour parvenir à ce point où un Médecin voit d'un œil sec la mort qui l'environne, et dont il ne peut arrêter les approches; il a dû faire bien des sacrifices sur lui-même, et que l'habitude est chez lui le résultat de la force d'esprit, d'un violent amour de l'humanité.

Il arrive souvent que, soit par accident, soit par une jalousie criminelle, soit par un calcul plus criminel encore, l'homme se trouve privé des organes où se prépare la semence. Cette coutume barbare établie en Italie, pour avoir des organes de la voix plus sonores, avilit l'homme, le rend inutile et à charge à la société. Chez les individus ainsi mutilés, on ne retrouve point ces tendres effusions d'un cœur ai-

---

(1) Premier Aphor. d'Hipp.

mant. Inhabiles à reproduire, ils ignorent l'attrait qui rapproche les deux sexes, cette tendance réciproque qui fait le charme des amans. Leurs sens sont obtus, le système musculeux est faible, la constitution lymphatique prédomine ; ils ont beaucoup de rapports avec la femme, mais sans en avoir la sensibilité, ni par conséquent les qualités qui en dérivent.

Quos si puellarum insereres choro,
Mirè sagaces falleret hospites,
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu.

Leur esprit est peu capable d'acquérir des connaissances, leur sphère est très-bornée, et on a observé généralement que ces victimes du despotisme du plaisir, en perdant la vertu d'engendrer, perdent aussi cette odeur propre aux mâles (1) ; leurs forces diminuent, leur pouls perd de son ressort, enfin leur ame diminue d'activité.

---

(1) Voir la cachexie séminale de Bordeu.

Laissons aux Gluck, aux Piccini, aux Grétry, le soin de faire l'éloge de la musique; mais comme médecins, considérons ses effets sur l'homme.

On se rappelle avec quel enthousiasme l'ardeur du soldat s'échauffait lors des premiers chants de guerre; qui peut douter qu'une grande partie de nos conquêtes ne soit due au pouvoir surnaturel de cet art sublime? Excédés de fatigues, au milieu des hivers les plus rigoureux, sur le sommet glacé des Alpes, dans les marais de la Hollande, souvent dénués des objets les plus essentiels à la vie, mais toujours embrâsés par l'ardent amour de la liberté, on a vu nos guerriers oublier jusques à la faim, et voler à la victoire en répétant les refrains belliqueux.

Platon, dans le plan de sa République, reconnaît l'empire de la musique sur l'homme. Il la considère comme propre à adoucir son esprit, à former ses mœurs, et à tempérer la rudesse que pouvait leur donner la gymnastique dont il fait un pré-

cepte ; mais la musique à laquelle il accordait cette influence, avait un ton mâle, respirait la majesté ; c'étaient les modes Dorien et Phrygien. Il proscrivait avec raison le genre langoureux des Lydiens, le mode voluptueux des Ioniens. Tous deux énervent l'ame, la concentrent dans des passions molles, et ne conviennent point à un peuple dont les forces physiques devaient constituer toute la vertu. Horace, ce philosophe aimable, cet observateur judicieux, connut le pouvoir du mode Ionien sur les mœurs de son siècle; il gémit des écarts de la jeunesse et en attribue la cause au genre voluptueux adopté par les artistes de Rome.

Motus doceri gaudet ionicos
Matura virgo, et fingitur artubus
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui.

Les Médecins de tous les âges ont observé pendant la grossesse un changement considérable dans la constitution de la femme. Les sucs lymphatiques plus abon-

dans, remplissent son tissu cellulaire; le système nerveux plus sensible, à cause de la grande humidité qui l'abreuve, joue à cette époque un très-grand rôle dans son économie. Aussi c'est alors qu'on voit les appétits bisarres, les goûts dépravés, les désirs les plus extravagans. Quelques femmes plus sensibles et plus nerveuses que d'autres, anticipant sur les jouissances de la maternité, sentent très-distinctement leur enfant au troisième mois de la grossesse, et quelquefois même un peu plutôt (1). Si l'on pouvait croire au produit de l'imagination des mères, n'aurions-nous pas encore une preuve de leur grande susceptibilité nerveuse pendant la grossesse ? mais c'est une de ces opinions erronées dont l'expérience et la saine raison ont fait justice.

Ainsi, l'éducation, le genre de vie, l'action plus grande, ou anéantie de quelques organes, ont une grande influence sur le Tempérament : l'homme est donc l'ouvrage

---

(1) BAUDELOQUE, Art des Accouchemens, t. 1, p. 187.

de la nature, de l'éducation, de l'habitude, et des efforts qu'il est obligé de faire sur lui-même : de sorte que, dans l'âge viril, il serait difficile de distinguer ce qu'il doit à la nature, de ce qu'il a reçu de l'éducation.

Concluons que la connaissance des Tempéramens ne peut s'acquérir que par la considération des rapports des divers systêmes organiques, que mille circonstances dans la vie altèrent plus ou moins la constitution primitive de l'homme, sans cependant amener un état de souffrance. Ces changemens, rigoureusement observés par le Médecin, dirigeront sa marche dans le traitement des maladies, et on peut assurer que la connaissance des Tempéramens primitifs, et des altérations qu'ils peuvent subir, sera le flambeau le plus lumineux de la Médecine.

Je termine cette dissertation, en rendant publiquement, à mon illustre maître Hallé, le juste tribut de reconnaissance que je lui dois. La doctrine que je propose

est la sienne : j'en ai puisé les principes dans l'excellent cours d'Hygienne, qu'il fit en l'an V. Cette doctrine simple, basée sur des données purement physiques, a été avidement recueillie par ses disciples. Je me trouve heureux de pouvoir la présenter le premier, et de rendre à mon maître tout l'honneur de l'invention. Puissé-je ne pas m'être écarté des routes qu'il m'a tracées ; puissé-je sur-tout mettre dans la discussion la netteté, et la méthode qui caractérisent sa manière d'enseigner !

Je dois beaucoup aussi à la marche philosophique et à la pratique du citoyen Pinel, aux leçons cliniques du citoyen Corvisart, aux ouvrages du citoyen Cabanis, aux sages entretiens du citoyen Thouret. Je les prie d'agréer mes remercîmens pour les ressources que leurs travaux et leurs leçons m'ont offertes.

J'ai mis à contribution Lorry, Bordeu, Roussel; aussi, bien loin de me faire un mérite de mon travail, je sens mieux que

tout autre combien il eût pu être meilleur, après avoir puisé dans des sources si fécondes et si pures.

FIN.

Bertrand-Quinquet, Imprim. du Prytanée Français, rue Germain-l'Auxerrois, No. 53.